



Pôle fiction

QUI
ES-TU
ALASKA?

JOHN GREEN

Pôle fiction

Du même auteur
chez Gallimard Jeunesse :

La Face cachée de Margo

Will & Will (avec David Levithan)

John Green

*Qui es-tu
Alaska?*

*Traduit de l'anglais (américain)
par Catherine Gibert*

Gallimard

L'extrait du roman de Gabriel García Márquez,
Le Général dans son labyrinthe, cité p. 43, p. 282-283 et
p. 404 est reproduit avec l'aimable autorisation des Éditions Grasset.
© Gabriel García Márquez, 1989
© Éditions Grasset & Fasquelle, pour la traduction française
de l'espagnol par Annie Morvan

Titre original : *Looking for Alaska*
All rights reserved including the right of reproduction
in whole or in part in any form.
This edition published by arrangement with
Dutton Children's Books,
a division of Penguin Young Readers Group,
a member of Penguin Group (USA) Inc.
© John Green, 2005, pour le texte
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2007,
pour la traduction française
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2011, pour la présente édition

*À ma famille: Sydney Green, Mike Green
et Hank Green.*

«Je me suis tant efforcé de bien faire.»

(Dernières paroles du président
Grover Cleveland.)

Remerciements

En caractères d'imprimerie si petits qu'ils ne reflètent pas l'ampleur de ma dette, je ressens ici le besoin de reconnaître certaines choses :

Premièrement, que ce livre n'aurait jamais vu le jour sans l'extraordinaire gentillesse de mon amie, éditrice, quasi-agent et mentor, Ilene Cooper. Ilene est en quelque sorte une marraine de conte de fées, mais réelle et mieux habillée.

Deuxièmement, que j'ai eu la chance ahurissante d'avoir Julie Strauss-Gabel comme correctrice chez Dutton, et la plus grande chance encore d'être devenu son ami. Julie est la correctrice dont rêveraient tous les écrivains : attentionnée, passionnée et indiscutablement brillante. Ces remerciements que je lui adresse constituent le seul passage du livre qu'elle ne pouvait corriger, et personne ne niera que le résultat en a souffert.

Troisièmement, que Donna Brooks a cru à cette histoire depuis le début et largement contribué à lui donner forme. Je suis également

redevable à Margaret Woollatt de Dutton, dont le nom renferme décidément trop de consonnes, mais qui est une personne de qualité. Je remercie aussi Sarah Shumway, dont la lecture attentive et les remarques pertinentes ont été pour moi une véritable bénédiction.

Quatrièmement, que je suis très reconnaissant à mon agent, Rosemary Sandberg, militante infatigable de ses auteurs. Par ailleurs, elle est britannique et dit par exemple « Santé! » à la place de « À plus! ». Génial, non ?

Cinquièmement, que les commentaires de mes deux meilleurs amis au monde, Dean Simakis et Will Hickman, ont joué un rôle essentiel dans l'écriture et la réécriture de cette histoire. Et que je... euh... les adore.

Sixièmement, que je suis redevable, parmi tant d'autres, à Shannon James (coloc), Katie Else (j'ai promis), Hassan Arawas (ami), Braxton Goodrich (cousin), Mike Goodrich (avocat et cousin aussi), Daniel Biss (mathématicien), Giordana Segneri (amie), Jenny Lawton (longue histoire), David Rojas et Molly Hammond (amis), Bill Ott (exemple à suivre), Amy Krouse Rosenthal (m'a pris à la radio), Stephanie Zvirin (m'a donné mon premier vrai boulot), P. F. Kluge (prof), Diane Martin (prof), Perry Lentz (prof), Don Rogan (prof), Paul MacAdam (prof – j'adore les profs), Ben Segedin (patron et ami), ainsi qu'à la ravissante Sarah Urist.

Septièmement, que j'ai passé mes années de lycée avec une bande formidable. Je tiens tout particulièrement à remercier les indomptables Todd Cartee et Olga Charny, Sean Titone, Emmett Cloud, Daniel Alarcon, Jennifer Jenkins, Chip Dunkin et MLS.

AVANT

Cent trente-six jours avant

La semaine qui a précédé mon départ de Floride, où je laissais ma famille et ma petite vie insignifiante pour aller en pension dans l'Alabama, ma mère n'a eu de cesse de m'organiser une fête d'adieu. Dire que je n'en attendais pas grand-chose est un euphémisme. Plus ou moins obligé, j'ai invité tous mes «camarades de classe», la bande de nases du cours d'art dramatique et les blaireaux du cours d'anglais que, contraint et forcé, je côtoyais à la cafétéria lugubre de mon lycée, en sachant pertinemment que personne ne viendrait. Ma mère s'est pourtant entêtée, étant intimement persuadée que je lui avais caché ma popularité durant toute ma scolarité. Elle a préparé presque une soupière de sauce artichaut. A décoré le salon de serpentins verts et jaunes, les couleurs de mon nouveau bahut. A disposé deux douzaines de petits pétards tout autour de la table basse.

Et ce fameux dernier vendredi, alors que j'avais pratiquement bouclé mes valises, elle s'est assise à 16 h 56 sur le canapé du salon à côté de mon

père et a attendu patiemment l'arrivée de la cavalerie des «au revoir» à Miles. Ladite cavalerie s'est résumée en tout et pour tout à deux individus : Marie Lawson, une toute petite blonde avec des lunettes rectangulaires, et son copain un peu fort (pour être gentil), Will.

– Salut, Miles, a dit Marie en s'asseyant.

– Salut, ai-je répondu.

– Tu as passé un bon été ? a demandé Will.

– Pas mal. Et toi ?

– Correct. On a fait *Jésus-Christ Superstar*. J'ai donné un coup de main aux décors. Marie était à la lumière, a précisé Will.

– Sympa, ai-je approuvé en hochant la tête d'un air entendu.

Et c'en était quasi fini de nos sujets de conversation. J'aurais pu poser deux ou trois questions sur *Jésus-Christ Superstar*, sauf que : 1) je ne savais pas de quoi il s'agissait ; 2) je m'en fichais, et 3) l'échange de banalités n'avait jamais été mon fort. En revanche, ma mère pouvait papoter pendant des heures et elle a donc prolongé le malaise en leur demandant comme s'étaient déroulées les répétitions, si le spectacle s'était bien passé, si ç'avait été un succès.

– Je pense que oui, a répondu Marie. Plein de gens sont venus, je pense.

Marie était du genre à beaucoup penser.

– On est juste passés te dire au revoir, a finalement annoncé Will. Il faut que je raccompagne

Marie avant six heures. Amuse-toi bien en pension, Miles.

– Merci, ai-je répondu, soulagé.

Pire que la fête où personne ne vient, il y a la fête où ne se pointent que les deux personnes les plus ennuyeuses de la terre.

Ils sont partis et je suis resté sur le canapé avec mes parents, les yeux rivés sur l'écran noir de la télé, mourant d'envie de l'allumer, mais sachant que je ne le devais pas. J'ai senti leur regard posé sur moi, ils s'attendaient sans doute à ce que je fonde en larmes ou quelque chose du même ordre, comme si je n'avais pas pensé depuis le début que ça se passerait comme ça. Je n'en avais pas douté une seconde. Ils devaient me plaindre en plongeant leurs chips dans la sauce artichaut initialement prévue pour mes copains imaginaires. Mais ils étaient plus à plaindre que je ne l'étais. Je n'étais pas déçu. Mes attentes avaient été comblées.

– C'est pour ça que tu veux partir, Miles ? a demandé ma mère.

J'ai réfléchi quelques instants, en m'efforçant de ne pas la regarder.

– Non, ai-je répondu.

– Alors c'est pour quoi ? a-t-elle insisté.

Ce n'était pas la première fois qu'elle posait la question. Maman n'était pas particulièrement emballée à l'idée de me laisser partir en pension et n'en faisait pas mystère.

– C'est à cause de moi ? a demandé papa.

Il avait fait ses études à Culver Creek, le fameux pensionnat où j'allais, comme ses deux frères et tous leurs enfants. L'idée que je marche dans ses pas n'était pas pour lui déplaire. Mes oncles m'avaient raconté qu'il s'y était taillé une sacrée réputation en conjuguant réussite dans toutes les matières et chahut monumental. La vie y semblait plus intéressante qu'en Floride. Mais non, ça n'avait rien à voir avec papa. Enfin, pas tout à fait.

– Ne bougez pas, ai-je dit.

Je suis allé dans son bureau prendre la biographie de François Rabelais. J'adorais les biographies d'auteurs, même si (comme c'était le cas avec Rabelais) je n'avais jamais lu aucune de leurs œuvres. J'ai feuilleté les dernières pages à la recherche de la citation soulignée (« JE T'INTERDIS DE SOULIGNER MES LIVRES », m'avait-il recommandé des centaines de fois. Mais comment trouver ce qu'on cherche autrement ?).

– Donc ce type, ai-je dit de la porte du salon. François Rabelais, le poète, a dit sur son lit de mort : « Je pars en quête d'un Grand Peut-Être. » Voilà ma raison. Je ne veux pas attendre d'être mort pour partir en quête d'un Grand Peut-Être.

Et ils ne m'ont plus posé de questions. J'étais en quête d'un Grand Peut-Être et tous deux savaient aussi bien que moi que ce n'était pas au contact des semblables de Will et de Marie

Qui es-tu Alaska ?



Miles Halter a seize ans mais n'a pas l'impression d'avoir vécu. Assoiffé d'expériences, il quitte le cocon familial pour le campus universitaire : ce sera le lieu de tous les possibles, de toutes les premières fois. Et de sa rencontre avec Alaska. La troublante, l'insaisissable Alaska Young, insoumise et fascinante.

Amitiés fortes, amour, transgression, quête de sens : un roman qui fait rire, et fondre en larmes l'instant d'après...

Pôle fiction

Découvrez toute la collection en version numérique **ici**